

Bazille ou la vie brève

par Michel HILAIRE

Conservateur général, Directeur du musée Fabre
Conférencier invité

MOTS-CLÉS

Bazille (Frédéric) 1841-1870 - Lez (le, fleuve, Hérault) - Préimpressionniste - "La Négresse aux pivoinnes" - Furstenberg (rue de) Paris.

RÉSUMÉ

Frédéric Bazille (1841-1870), qui se destine à la médecine, noue des relations d'amitié avec Claude Monet, qu'il rencontre à Paris dans l'atelier du peintre Gleyre en 1862, et qui jouera un grand rôle pour l'affirmation de sa vocation de peintre. Les deux jeunes artistes louent un atelier, rue de Furstenberg. La brève carrière de Bazille – à peine sept années – a suffi pour le faire entrer dans l'histoire de la peinture préimpressionniste avec des toiles telles que *La négresse aux pivoinnes* ou *Scène d'été*, peinte au bord du Lez. Fidèle à son Midi natal, Bazille revient chaque année dans sa famille, à la recherche de sujets nouveaux et contemporains. Il peint dans la propriété de Méric ses plus grands chefs-d'œuvre *La Réunion de famille*, la *Vue de village*, qu'il exposera au Salon.

Le 28 novembre 1870, le sergent-major Frédéric Bazille, nouvellement promu, s'effondre, face contre terre, lors de l'assaut de Beaune-la-Rolande. Ainsi s'achève la brève carrière – à peine huit années – d'un des artistes les plus prometteurs de sa génération. Après plusieurs années de lutte acharnée, il commençait à peine à émerger sur la scène artistique. Le Salon lui ouvrait ses portes : "Je suis lancé, écrivait-il non sans fierté à son frère Marc, et tout ce que j'exposerai dorénavant sera regardé".

Après sa mort, toute l'œuvre de Bazille est conservée dans le cadre étroit de la famille ou de proches amis. Elle aurait pu sombrer définitivement dans l'oubli si Madame Bazille n'avait décidé, en 1898, d'offrir au musée Fabre deux toiles majeures, la *Vue de Village* et la *Nature morte au héron*. Par la suite, d'autres dons réalisés par le frère de l'artiste aux musées nationaux, et au musée Fabre encore, marqueront le début d'une longue réhabilitation couronnée par l'exposition de l'été 2016, *Frédéric Bazille, la jeunesse de l'impressionnisme*. C'est assurément l'exposition précoce de chefs-d'œuvre du peintre, à Montpellier et à Paris, qui permit à quelques historiens d'art – Roger Marx, Joubin, Focillon, Poulain – de s'intéresser à lui, en soulignant son rôle déterminant dans la formation du mouvement impressionniste. Bazille est une réinvention du XX^e siècle due à la piété familiale d'abord, puis à la sagacité d'historiens d'art passionnés et visionnaires. Bazille, génie foudroyé, intrigue, fascine : indolent et laborieux à ses débuts, il accomplit en quelques années



Vue de village, 1868

Huile sur toile, H. 137,5 cm ; L. 85,5 cm - Montpellier, musée Fabre, inv. 898.5.1

© Musée Fabre de Montpellier Méditerranée Métropole - Photographie Frédéric Jaulmes

une œuvre remarquable, solaire, immobile et introvertie qui fascine notre époque contemporaine. À travers ses tableaux se dessine une personnalité plus complexe qu'il n'y paraît au premier regard. Une insondable mélancolie s'insinue dans ses toiles apparemment les plus heureuses. Bazille était obsédé par le temps qui passe et le domaine enchanté de Méric symbolisera toujours pour lui le "paradis des grandes vacances" qui ne dure que l'espace d'un été.

Issu d'une vieille famille d'orfèvres et de négociants, membre de l'Église réformée, Bazille découvre très tôt l'art moderne à travers la collection de l'amateur Alfred Bruyas – son voisin – qui détient des toiles illustres de Delacroix et de Courbet. Pour complaire à sa famille, il se destine d'abord à la médecine tout en fréquentant l'atelier du sculpteur Joseph Baussan, situé boulevard Henri-IV. À l'automne 1862, il parvient à arracher à ses parents l'autorisation d'aller à Paris pour poursuivre son apprentissage artistique à la condition expresse qu'il passe son doctorat de médecine. Il choisit l'atelier de Charles Gleyre, connu pour ses sympathies républicaines, qui voue un véritable culte au dessin et à l'antique. C'est au sein de cet atelier que Bazille croisera de jeunes peintres d'un milieu social bien éloigné du sien qui deviendront rapidement ses meilleurs amis – Renoir, Sisley, Monet – et ses compagnons de lutte pour faire triompher la Nouvelle peinture. Une amitié durable et admirative s'installe entre eux, seulement obscurcie par les sollicitations financières de plus en plus pressantes de la part de Monet. C'est Monet, "qui est assez fort en paysages", qui initie Bazille à la peinture sur le motif, d'abord en forêt de Fontainebleau, sur les traces des peintres de Barbizon, puis en Normandie, sa terre de prédilection. Affable, cultivé, nonchalant aussi, Bazille s'enthousiasme pour la capitale et les plaisirs qu'elle offre, théâtres, salles de concerts, cafés à la mode. La peinture, à la différence de son ami Monet, est loin de mobiliser tous ses efforts. Il fréquente le salon du commandant Lejosne – un parent par alliance de sa famille – et croise les personnalités les plus en vue du moment, Baudelaire, Astruc, Zola, Nadar, Fantin-Latour ou Manet qui fait figure d'aîné. Bazille est séduit par l'homme "d'une amabilité et politesse exquis" qui vient de révolutionner la façon de peindre avec son *Déjeuner sur l'herbe* (Paris, musée d'Orsay), succès de scandale au Salon des Refusés de 1863. Bazille, comme ses amis, n'oubliera jamais la leçon de Manet dans sa quête d'intégrer des figures dans un paysage. L'année 1864 est décisive pour Bazille : il renonce définitivement à poursuivre ses études de médecine. Dans le Sud, savourant sa nouvelle liberté, il fait poser sa cousine Thérèse devant le village de Castelnau baigné par les rayons du soir, tour de force moderniste qui devance même les recherches de ses camarades autour de la question des figures dans un paysage (*La Robe rose*, Paris, musée d'Orsay). À la fin de l'année, Bazille se met en quête d'un atelier qu'il loue avec Monet rue de Furstenberg, dans un immeuble où Delacroix, qu'il admire, avait passé les dix dernières années de sa vie. Dépendant financièrement de ses parents, le Montpelliérain attache une importance primordiale à la possession d'un atelier où s'épanouira sa nouvelle vocation de peintre. Bientôt Manet déserte la capitale pour s'installer à Chailly avec l'idée de peindre une vaste composition, *Le Déjeuner sur l'herbe* (Paris, musée d'Orsay), qu'il destine au Salon. C'est alors qu'Edmond Maître, issu d'une famille de grands bourgeois bordelais, passionné de musique, entre dans la vie de Bazille. Ensemble, ils courent les salles de concert, parlent de littérature et font du piano à quatre mains. Vers la fin de l'été 1865 Bazille rejoint Monet à Chailly, pose à plusieurs reprises pour lui et en profite pour représenter son ami, alité, à l'auberge du Lion d'Or à la suite d'un malencontreux accident (*L'Ambulance improvisée*, Paris, musée

d'Orsay). C'est alors que Bazille songe sérieusement à se présenter au jury du Salon de 1866 comme la plupart de ses camarades : déterminé, malgré son inexpérience et son jeune âge, il choisit un thème contemporain – *Une jeune fille joue du piano et un jeune homme l'écoute* – et se met au travail avec une ardeur inhabituelle. Malheureusement, le jury rejette la toile et lui en préfère une autre, plus consensuelle, une nature morte de poissons (The Detroit Institute of Art). En août, Bazille rejoint le Midi : la vieille demeure familiale du consul d'Aymeric où Louis XIII avait logé durant le siège de Montpellier en 1622, avec ses allées bordées de pins et de lauriers-roses, ses portes dérobées menant à la rivière, ses allées et venues de parents ou d'amis, suffit à combler sa quête de sujets modernes comme son besoin grandissant de couleur et de lumière. *La Terrasse de Méric* (Genève, Musée du Petit-Palais), que Bazille ramène à Paris à l'automne, lui vaut les compliments de ses camarades. Son nouvel atelier, rue Visconti, devient pour quelque temps le point de ralliement de la jeune peinture gagnée aux idées nouvelles. Monet comme Renoir y logent tour à tour. Une sorte d'émulation s'installe entre tous ces jeunes gens qui se représentent volontiers dans leurs portraits réciproques. Au Salon de 1867, malgré la qualité de leurs envois, Bazille et ses amis sont tous écartés. Zola s'indigne en déclarant que le jury "a mis à la porte tous ceux qui marchent dans la voie nouvelle". Un peu démoralisé par son récent échec, Bazille est pressé de quitter Paris pour aller se griser d'espace et de lumière au fin fond de la Camargue. Les trois paysages d'Aigues-Mortes qu'il réalise en mai, d'une facture vibrante et sûre, témoignent d'une nouvelle maturité artistique. Durant l'été, Bazille met en chantier son chef-d'œuvre – *La Réunion de famille* – qui offre à la peinture française son premier portrait de groupe en plein air. Il convoque sur la terrasse



*Portraits de la famille****, dit *La Réunion de famille*, 1867-1868
Huile sur toile, H. 152 ; L. 230 cm - Paris, musée d'Orsay, inv. RF 2749

supérieure de Méric sa famille au grand complet à l'ombre d'un marronnier. La leçon d'Ingres et de Manet se conjugue de façon inattendue pour camper des personnages solides au premier plan, avec une échappée radieuse sur la campagne montpelliéraine, tout inondée de lumière. Le tableau, retravaillé durant l'hiver suivant, est présenté au Salon de 1868 où, mal placé, il suscite peu de commentaires. Mais Bazille persévère et sa nonchalance, que lui reprochait tant sa famille à ses débuts, s'est muée en une ardeur nouvelle. Vivant au cœur de la capitale artistique de l'Europe, mêlé aux avant-gardes de son temps, il s'est forgé une personnalité propre. Fin 1867, il s'installe dans le quartier des Batignolles alors en pleine expansion où se retrouvent de nombreux artistes et critiques. Bazille devient un des piliers du Café Guerbois, tout proche, où l'on croise Degas, Zola, Duranty, Nadar ou Manet. Avec ce dernier les liens d'amitié se renforcent d'autant que Monet, souvent absent de Paris, relâche quelque peu son emprise. S'il refuse obstinément jusqu'à la fin de montrer ses toiles à Montpellier, c'est quand même dans le Midi que Bazille entend poursuivre son œuvre au contact de sa terre natale qu'il connaît si bien. Durant l'été 1868, il fait poser la fille des métayers italiens de la ferme de Saint-Sauveur, en habit du dimanche, devant le village de Castelnau, puis surprend au bord de la rivière, en dessous de Méric, un pêcheur à l'épervier en train de lancer son filet. La douce pénombre des premiers plans permet de "restituer à chaque objet son poids et son volume" comme l'écrit Bazille à son ami Maître, tandis que le jaillissement de la lumière dans les lointains donne l'illusion du plein air. Comme chaque année, Bazille ramène ses toiles à Paris qu'il soumet à l'avis



L'Atelier de Bazille, dit L'Atelier de la rue La Condamine, 1869-1870

Huile sur toile, H. 98 ; L. 128,5 cm - Paris, musée d'Orsay, inv. RF 2449

© Musée d'Orsay, Dist. RMN-Grand Palais / Patrice Schmidt

de ses amis qui semblent préférer, comme lui, son “homme nu”. Au Salon de 1869, malgré le “grand carnage” que cause le jury parmi les jeunes peintres adeptes de la Nouvelle peinture, la *Vue de village* est acceptée et même défendue par Cabanel sans doute à cause de ses qualités de dessin, de composition et la fermeté de son exécution. Berthe Morisot, en visite au Salon, salue l’exploit de Bazille qui est parvenu à “mettre une figure en plein air et cette fois-ci, écrit-elle à sa soeur, il me paraît avoir réussi”. Dans *L’Atelier de la rue La Condamine*, Bazille, en maître confirmé, présente à ses amis la *Vue de village*, placée sur un chevalet devant la vaste baie vitrée. Manet, en signe d’amitié, a tenu à brosser lui-même la haute silhouette, si caractéristique, du Montpelliérain. La vie de Bazille paraît parfaitement réglée entre les hivers parisiens, le Salon en mai et les séjours prolongés dans le Midi : durant l’été 1869, malgré un état dépressif passager qui ralentit son activité, il réalise la *Scène d’été*, une de ses plus belles réussites, qui rassemble à l’ombre des peupliers blancs, au bord du Lez, huit personnages masculins dans un moment de détente et d’insouciance. Pour cette “allégorie réaliste de l’été” (Champa), Bazille mêle aux méthodes du plein air – touche large et esquissée pour le paysage qui rappelle Monet – un art plus médité et mesuré largement redevable des maîtres du passé. Sitôt rentré à Paris, il songe déjà à accompagner sa toile, qu’il destine au Salon, d’une autre composition, d’un même format carré, sur le thème de la Toilette. Jamais Bazille ne s’est montré aussi proche de Manet et de sa fameuse *Olympia* que dans ce tableau qui, par sa haute valeur décorative et la splendeur de son coloris, préfigure déjà Matisse. “J’avoue que cette fois, confie-t-il à



© Harvard, De Agostini/Leemage

Scène d’été, 1869-1870

Huile sur toile, H. 160 ; L. 160,7 cm - Cambridge, Harvard Art Museums, Fogg Art Museum, don de M. et Mme F. Meynier de Salinelles, inv. 1937.78

son père, je serais assez découragé si je n'avais pas un peu de succès à l'exposition". Pourtant, au Salon de 1870 la toile est écartée au profit de la *Scène d'été*. Pour une fois Bazille se montre satisfait par l'emplacement de sa toile. Critiques et caricaturistes la remarquent : "J'ai entendu des jugements durs [...] écrit-il à son frère Marc, mais j'ai reçu des éloges hyperboliques que ma modestie m'empêche de coucher par écrit". Le fidèle Astruc, défenseur de la première heure de Manet, souligne surtout la maîtrise "d'un élément qu'il a conquis : la plénitude étonnante de la lumière-l'impression particulière du plein air, la puissance du jour". À Méric cette année-là, Bazille se retrouve étrangement seul. Il s'abandonne à la torpeur de l'été montpelliérain et lit beaucoup. Tournant le dos aux sujets modernes qui lui avaient assuré un certain succès à Paris, il peint un paysage au bord du Lez, vide de figures, qui est l'exact opposé de la *Scène d'été* montrée au Salon et surtout commence *Ruth et Booz* qu'il laissera inachevé. Il tente pour la dernière fois d'intégrer des figures dans un paysage, désormais quasi désertique et crépusculaire. Son modèle est plutôt Puvis de Chavannes qui l'avait complimenté lors du Salon de 1869. Puis il est tout à coup saisi par l'inanité de ses recherches face à l'orage qui menace et les bruits de guerre qui lui parviennent de Montpellier. Le 16 août, il s'engage dans le corps des zouaves, un des plus dangereusement exposés, provoquant la réaction immédiate de ses amis, Maître et Renoir, qui depuis Paris le traitent de fou.